

CONFLIT DE GENERATION DANS *SOUS L'ORAGE* : UNE LECTURE DIALECTIQUE

Koudougou Frédéric KONGO

Docteur en Littératures africaines écrites, Université Norbert Zongo, Burkina Faso

frederickkontogom810@gmail.com

<https://orcid.org/0009-0002-3871-8213>

Résumé

Dans le contexte africain, l'adhésion des jeunes aux modernismes qui naît de la rencontre avec l'Occident a suscité un malaise chez les traditionnistes, donnant ainsi lieu à un conflit générationnel. Les écrivains africains ont dépeint cette réalité dans leurs œuvres. Dans cet article, nous étudions ce phénomène dans *Sous l'orage* de Seydou Badian. Il s'agit de mener la réflexion à la lumière de la sociocritique de Claude Duchet. L'innovation de cette recherche est qu'elle n'envisage pas le conflit entre personnage traditionnel et personnage moderne dans l'opposition habituelle. Elle l'analyse pour enfin esquisser une possible conciliation qui se nourrit à la fois des valeurs et mérites des deux modes de pensée. À l'origine, le personnage traditionnel redoute la liberté et l'objectivité qu'apportent la modernité et veut s'en préserver. Aussi, le personnage moderne récuse l'ordre absolutiste et monarchique qui règne dans le milieu traditionnel. Si les défis de développement exigent l'intervention de la raison qui s'exprime concrètement sous la forme de science et de technologie, l'œuvre offre la possibilité de l'accompagner des valeurs traditionnelles telle la solidarité, la discipline et la culture du courage pour le bien de la collectivité.

Mots clés : *Conflit, dialectique, génération, modernité, tradition.*

GENERATIONAL CONFLICT IN *SOUS L'ORAGE* : A DIALECTICAL READING

Abstract

In the African context, young people's adherence to modernism, emerging from contact with the West, has generated unease among traditionalists, thereby giving rise to an intergenerational conflict. African writers have portrayed this reality in their literary works. This article examines this phenomenon in *Sous l'orage* by Seydou Badian. Our analysis is conducted in the light of Claude Duchet's sociocriticism. The originality of this study lies in its departure from the conventional opposition between the traditional and the modern character. Instead, it analyses this conflict in order to outline a possible reconciliation nourished by both the values and merits of these two modes of thought. Initially, the traditional character fears the freedom and objectivity brought about by modernity and seeks to shield himself from them. Likewise, the modern character rejects the absolutist and monarchical order prevailing within the traditional milieu. While the challenges of development require the intervention of reason, concretely expressed through science and technology, the novel suggests the possibility of combining these with traditional values such as solidarity, discipline, and a culture of courage for the benefit of the community.

Keywords: *Conflict, dialectics, generation, modernity, tradition.*

Introduction

Y. Diarrassouba (2026, p.318) situe « l'amorce de la modernité à la fin du XVI^{ème} siècle » et relève qu'elle « puise ses racines dans l'essor de la philosophie rationaliste ». En Afrique, elle naît du contact avec l'Europe dans le cadre de la colonisation et a été diversement appréciée. Pour certaines personnes, partageant la conviction de la Grande Royale de *L'aventure ambiguë*, il fallait assumer ce tournant de l'histoire africaine et aller à l'école de ce modernisme pour y chercher les secrets du progrès. D'autres comme maître Thierno lui-même, ont du mal à assumer ce basculement de l'histoire et demeurent exclusivement très attachés aux traditions africaines. En tout cas, il n'y a pas de fatalité à se situer comme s'inspirant des valeurs anciennes ou de la modernité car, comme le montrent si bien C. Raffestin et M. Bresso (1982 : 186), « nous sommes pris, enfermés même, emprisonnés serions-nous tentés de dire, dans un système complexe à coordonnées multiples qui nous assigne une place [...] que finalement nous acceptons ou refusons partiellement, mais jamais

totalemment, car il faut bien être quelque part ». Malheureusement, n'arrivant pas souvent à opérer une critique objective de ces traditions qui englobent sous doute aussi des pages sombres, les traditionnalistes tombent parfois dans ce que A. Césaire (2011) appelle dans son *Discours sur le colonialisme suivi du discours sur la négritude* « le passéisme archaisant ». Alors, plus que la simple catégorisation, la bonne réflexion serait peut-être de ne pas suggérer une acceptation aveugle du modernisme ou un abandon aveugle des traditions africaines, mais de penser cette nouvelle rencontre, pour en retenir ce qui peut aider l'Africain à mieux se sentir, à mieux soigner son corps rachitique, à mieux réparer ses demeures qui s'écroulent sous les intempéries comme on le voit dans *L'aventure ambiguë*. Pour ce faire, il faut un double regard critique vis-à-vis, à la fois de la tradition africaine et de la philosophie moderne naissante. C'est cette réflexion que nous menons à travers cet article. L'étude porte sur le roman *Sous l'orage* du Malien Seydou Badian. Comme *L'aventure ambiguë*, c'est une œuvre qui met en scène un conflit générationnel dans la communauté africaine, qui se nourrit chez les anciens d'une volonté de perpétuer certaines traditions et croyances que les jeunes, se ressourçant dans la modernité, jugent très obsolètes et rejettent. Notre réflexion se construit autour de la question principale suivante : Comment *Sous l'orage* met-il en scène un affrontement dialectique entre tradition et modernité à travers le conflit de génération ? Pour répondre à cette question, nous élaborons trois questions secondaires qui s'intitulent chronologiquement comme suit : 1. Comment la réserve des jeunes vis-à-vis de certaines traditions s'explique-t-elle dans *Sous l'orage* ? 2. Dans quelle mesure les anciens entretiennent-ils le conflit générationnel dans *Sous l'orage* ? 3. Quelle conciliation est-elle possible entre jeunes et anciens pour le bien-être de la communauté dans *Sous l'orage* ? Comme l'exige l'esprit de cet exercice scientifique, nous énonçons l'hypothèse principale suivante : Le conflit de génération dans *Sous l'orage* se nourrit à la fois de l'apologie et du rejet de certaines pratiques et croyances traditionnelles africaines par un public hétérogène (anciens et jeunes) et offre une possibilité de conciliation pour le bien-être de la communauté. Cette hypothèse se scinde en trois hypothèses secondaires : 1. La réserve des jeunes vis-à-vis de certaines traditions *Sous l'orage* se traduit par une critique de croyances et pratiques qu'ils jugent non conformes à l'élan nouveau de développement ? 2. Les anciens entretiennent le conflit générationnel dans *Sous l'orage* en rejetant l'idée de liberté et l'esprit critique qu'apportent la modernité 3. Pour le bien de la communauté, *Sous l'orage* offre une possibilité de conciliation entre l'objectivité de la modernité et les valeurs d'humanité que véhiculent la tradition.

Pour mener à bien cette étude, nous mobilisons la sociocritique de Claud Duchet. Elle consiste, selon l'auteur lui-même, à « installer [...] le logos du social, au centre de l'activité critique et non à l'extérieur de celle-ci » (C. Duchet, 1971, p.14). Si Claude Duchet met en évidence une certaine socialité dans le texte littéraire, c'est dans le matériau auquel a recours l'écrivain pour édifier son œuvre qu'existe cette socialité et non forcément dans l'extra-texte, même si on ne saurait de manière inflexible déconnecter les deux réalités dans l'analyse sociocritique de l'œuvre. En effet, pour B. Wesley (2022, p.9-10) « la sociocritique pose pour hypothèse théorique fondamentale que c'est dans la mise en forme esthétique et le travail textuel opéré sur les signes, les langages et les représentations sociales que se produit la sédimentation du sens et qu'une œuvre gagne son originalité ». On comprend ainsi que mieux que la sociologie de la littérature, la sociocritique respecte la part de créativité qui fait particulièrement l'œuvre de fiction, préservant ainsi son essence. Pour mettre en évidence la socialité du texte, Duchet recommande de mettre en évidence ce qu'il a appelé le sociogramme. Il le définit ainsi qu'il suit : un « ensemble flou, instable, conflictuel, de représentations partielles, aléatoires, en interaction les unes avec les autres, gravitant autour d'un noyau lui-même conflictuel » (Duchet, 1994). Pour montrer combien ce sociogramme chez Duchet concilie la socialité et la créativité qui reste indispensable dans la fiction, B. Wesley (op.cit., p.11) dit : « Bien plus complexe qu'un simple aller-retour entre le texte et son contexte, la notion de sociogramme respecte au mieux la part d'invention d'une œuvre à l'égard du social ». Ainsi, la sociocritique emprunte au formalisme russe et à la poétique un certain nombre d'outils de description des textes. Comme nous le disions un peu plus haut, ce serait un non-sens de soutenir qu'il n'y aurait aucun lien possible entre l'œuvre littéraire et l'extra-texte. La sociocritique tient

beaucoup compte de ce détail. C'est pourquoi, même si elle ne conçoit pas une explication directe de l'œuvre à travers son contexte de production, elle ne nie pas le lien qu'il pourrait avoir entre le texte et certaines données extratextuelles. Dans ce sens, dit B. Wesley (Ibid., : 10), la sociocritique réfute l'idée que le texte est, à l'égal de « l'huître » pongienne, « un monde opiniâtrement clos ». La définition suivante que Duchet lui-même fait du sociogramme est assez emblématique de cette exigence de l'analyse sociocritique : [...] le terme de sociogramme est un instrument conceptuel, qui aide à penser ensemble ce qui est de l'ordre du discours (des discours tenus sur tel ou tel élément de la réalité, discours tenus dans le monde pour des différents disciplines, différents instances des paroles, discours de pouvoir, discours de Droit, discours de la politique, etc.) et ce qui se passe, s'effectue dans le texte littéraire même (Duchet, 1971, p.33). Toujours dans ce sens, Wesley (op.cit., p.12-13) ajoute que la sociocritique prête « une attention particulière aux incipit et aux explicit des œuvres littéraires » et « se construit comme une pensée des frontières de la littérature et aborde toutes les ambiguïtés associées à la décision de clôturer des récits ou de les garder ouverts ».

Dans cette étude, nous montrons, d'abord sous quel angle les jeunes rejettent certaines croyances et pratiques du personnage traditionnel dans *Sous l'orage*, ensuite comment le personnage traditionnel entretient le conflit générationnel dans l'œuvre et enfin comment une conciliation féconde y est possible entre jeunes et anciens.

1. Le personnage moderne face aux usages de la tradition

L'histoire de *Sous l'orage* se déploie dans un espace marqué par une pensée traditionnelle qui résiste à la modernité naissante. Elle est portée par des personnages de l'ancienne génération en l'occurrence le père Benfa qui travaille surtout à inculquer à son fils aîné cette fidélité aux traditions, faisant de ce dernier celui qui est pressenti pour porter la responsabilité de la perpétuation des traditions dans le futur. Ainsi, « le père Benfa et Sibiri étaient du même monde » (SLO, p.26). Bien formé dans les secrets de la philosophie traditionnelle, Sibiri n'hésite pas souvent à raconter à ses jeunes frères qui sont eux des partisans de la modernité, les principes qui ont gouverné ses premiers pas : « Né dans le petit village qui a vu grandir son père, façonné à la manière ancestrale, Sibiri stupéfiait ses frères quand il leur parlait de son enfance et des principes qui avaient ses premiers pas » (LSO, p.26-27). La particularité de ces acteurs des traditions, et c'est ce qui les rend singulièrement importants pour cette partie de notre étude, c'est que, peut-être pour un souci non contrôlé de préservation de leur identité, ils sombrent dans une apologie aveugle des habitudes du passé. Ils n'ont malheureusement pas réussi le mérite de porter sur elles un regard critique pour les adapter au progrès.

Cet attachement aveugle au passé passe d'abord par un rejet en bloc des éléments de la modernité. Cette idée de rejet des signes de la modernité est d'ailleurs présente dans la définition que Y. Diarrassouba (2026, p.313) fait de la tradition :

Elle est animée par un certain conservatisme qui résulte de la volonté du groupe social de préserver l'homogénéité et la cohésion en son sein en se protégeant contre toutes pratiques ou mœurs hétérogènes. Une telle visée la fait apparaître au regard de certains esprits comme étant la cause de la stagnation, voire de l'immobilisme social.

Dans *Sous l'orage*, le personnage traditionnel se moque des découvertes de la science, rejetant par exemple l'idée de l'existence de minuscules êtres appelés microbes et nie de leur part toute possibilité de nuire à la santé de l'homme : « De l'autre côté, le père Benfa et Sibiri riaient également quelques fois. Ils riaient lorsque les jeunes leur disaient que les maladies étaient dues à des êtres, si petits qu'on ne pouvait les voir à l'œil nu » (SLO, p.26). Quand on leur dit par exemple que ces êtres sont à l'origine des maladies qui attaquent les hommes et qu'on peut être contaminer en partageant la boisson d'une personne malade, ils y voient une illusion : « Ils riaient lorsque Birama refusait de boire dans la calebasse commune parce qu'elle contenait ces maudits petits êtres » (SLO, p.26). Pour eux, il n'est point question de rompre avec cette habitude de partager le verre d'un frère même quand il est malade, de manger avec lui dans le même plat même quand il est malade. Ce rejet de la modernité passe aussi par un rejet de l'école moderne, qui est véritablement le cadre de

promotion par excellence de la philosophie moderne. En effet, le muezzin montre clairement combien il n'autorisera jamais sa fille à intégrer cette école : « « Ma fille à moi ne verra jamais les portes de ce lieu », concluait le muezzin en crachant sa cola et en se tapotant sur les cuisses » (SLO, p.22). L'argument que l'on avance particulièrement pour rejeter cette école, c'est qu'elle est libératrice de la femme qui normalement –selon les usages bien entendu– est censée être considérée comme subordonnée à l'homme, comme étant là pour exécuter ses ordres. La femme n'est pas censée être autonome et elle n'a aucunement droit à une initiative personnelle. Y. Diarrassouba (2026, p.315) reconnaît non seulement l'effectivité de l'absolutisme et de la domination qui existe dans la philosophie traditionnelle, mais aussi l'engagement de la modernité à les contrer : « Au plan politique, la modernité rompt avec le règne absolutiste monarchique. Au plan social... elle débarrasse la société de toute classification hiérarchique reposant sur une logique de domination absolue ». L'école, en développant la pensée critique féminine dispose le sexe féminin à la revendication de son autonomie, la rebellant d'une certaine façon. C'est en tout cas ce que pense encore le muezzin, et c'est ce qui justifie sa réserve vis-à-vis de l'école : « Le muezzin ajoutait que les filles qui fréquentent ce milieu cherchent à tout résoudre par elles-mêmes et que certaines vont jusqu'à vouloir se choisir leur mari ! » (SLO, p.22).

Au-delà du rejet des éléments de la modernité, la conception archaïsante de la vie chez les personnages fidèles aux traditions dans *Sous l'orage* se justifie par la perpétuation de pratiques qui chosifient d'une certaine façon la femme, faisant d'elle un objet que l'on peut passer de main en main selon les humeurs des hommes. Nous mettons particulièrement l'accent ici sur le mariage forcé. C'est celui auquel soumet le père Benfa à sa fille, décidé à la marier au riche marchand Famagan. On peut déjà deviner les intentions de ce père dans cet extrait où, regardant sa fille marcher dans la cour, sa pensée tournait déjà vers ce mariage : « Aujourd'hui elle est une grande jeune fille ; elle sera sous peu une femme, oui dans quelques jours seulement, elle sera la femme de Famagan le marchand » (SLO, p.21). Le caractère forcé du mariage tient du fait que la jeune fille ne consentait pas à prendre pour épouse Famagan. Elle avait son petit ami, Samou, élève comme elle et qui était l'homme qu'elle a choisi par amour. Même parmi ses frères, certains n'approuvaient pas cette union et soutenaient leur sœur Kany de vives voix : « La famille Benfa était donc divisée à propos de cette affaire ; Birama, Nianson, Karamoko étaient du côté de Samou, tandis que le père Benfa et Sibiri, l'ainé, ne pensaient qu'à Famagan » (SLO, p.24). Dans cette situation, l'avis de la jeune fille ne compte pas. Toutes les démarches en lien avec le mariage se font loin d'elle. Pour justifier ce choix et sans aucune volonté de questionner la pratique, le père Benfa évoque encore les usages : « Mon père et le père de mon père ont fait ainsi ; si tu t'en trouves mal, va-t'en avec les Blancs. Je t'ai mis à l'école pour que tu saches lire. Je n'ai jamais voulu que tu deviennes un Blanc » (SLO, p.26).

Les partisans des traditions dans cette œuvre de Seydou Badian associent même la modernité à la malédiction, justifiant certains problèmes sociaux en l'occurrence la rareté des pluies par le comportement des jeunes : « [...] la rareté des pluies était la réponse divine à l'inconduite de la jeune génération » (SLO, p.25). Ainsi, dans l'entendement commun chez le personnage traditionnel, la modernité devient source de déséquilibre et cela renforce sa réserve vis-à-vis d'elle.

2. Le personnage traditionnel et la modernité

Si le rejet de la modernité chez le personnage traditionnel est réel dans *Sous l'orage*, les acteurs de la modernité y entretiennent aussi une aversion contre certaines pratiques traditionnelles, entérinant ainsi la réalité d'un conflit de génération qui effectivement est présent tout au long de l'œuvre. Ces jeunes qui boivent désormais à la source d'une école moderne qui encourage la libération des mentalités et le questionnement des habitudes se retrouvent très vite contre des pratiques traditionnelles jugées liberticides et *exclavagisantes* comme le mariage forcé. Dans la cour du père Benfa, excepté son fils aîné Sibiri qui est particulièrement formé par son père pour perpétuer les traditions, tous les autres ne sont pas d'accord avec le mariage de Kany : « La famille Benfa était donc divisée à propos de cette affaire ; Birama, Nianson, Karamoko étaient du côté de Samou, tandis que le père Benfa et Sibiri, l'ainé, ne pensaient qu'à Famagan » (SLO, p.24). Le refus

de ce mariage de leur part passe aussi par le refus de tout cadeau venant du riche Famagan et de sa famille. Quand par exemple l'aïe traditionnelle, revendiquant tous les droits de décision, acceptent de la part de Famagan les colas de la dote et veulent les partager avec ces jeunes conformément aux usages, Birama par exemple refuse d'en consommer et le signifie clairement à Sibiri : « Je n'accepte pas ces colas, parce que je n'aime pas ce mariage, j'y suis absolument opposé » (SLO, p.52). Pour le jeune enfant, cette union dans laquelle on veut impliquer de force sa sœur ne pourrait aucunement faire d'elle une femme heureuse, et c'est ce qui justifie son refus : « Ce mariage fera le malheur de Kany ; c'est pour cela que je suis contre. Notre sœur n'aime pas Famagan ; elle ne sera jamais heureuse avec lui » (SLO, p.53).

Dans la liste des pratiques ancestrales que les jeunes rejettent, on note aussi certaines pratiques initiatiques comme le *Kotéba*. Ces derniers désapprouvent le recours à la violence qui prévaut dans la pratique de ces initiations. C'est pourquoi, quand les acteurs des traditions leur racontent certaines scènes du *Kotéba* pensant inspirer de la bravoure et du courage, ces jeunes gens y voient tout simplement des exactions physiques qu'il faut éviter à tout prix : « Birama, Nianson et Karamoko écarquillaient les yeux, lorsque Sibiri racontait que les cadets, le torse meurtri par la flagellation du *Kotéba*, doivent à l'aube se jeter dans l'eau froide du fleuve, en sortir courant pour grimper par trois fois l'arbre sacré des anciens » (SLO, p.28-29). Et pensant convaincre ses frères de la force et des valeurs de ces pratiques, encore, « Sibiri parlait aussi avec enthousiasme des séances de « *Kotéba* » au cours desquelles les cadets subissent l'épreuve du fouet ; le fouet siffle sur leur dos ruisselant de sueur et de sang, et gare à celui qui laisse entendre le moindre gémissement ! » (SLO, p.28). Au-delà des simples bastonnades, il y a très certainement quelque chose de beaucoup plus profond qui est visé par les défenseurs de ces pratiques. Cependant, quel que soit ce qui est recherché, l'on ne saurait raisonnablement l'acquérir en passant par des exactions corporelles. Alors, les jeunes fustigent l'épreuve du feu à l'occasion de la cérémonie de circoncision. Birama surtout ne veut pas en entendre parler : « Birama avait des frissons lorsqu'on lui parlait de l'épreuve du feu » (SLO, p.29). Seydou Badian explique très bien cette épreuve du feu dans l'extrait suivant : « Les jeunes en passe d'être circoncis doivent pénétrer dans une case à feu, et ramener un objet qu'y ont laissé les aînés. Au début, l'objet est une corbeille ou une marmite, mais au septième tour, il s'agit souvent d'une aiguille plantée au mur » (SLO, p.29). Quel que soit ce que visent ces pratiques, les partisans de la modernité sont convaincus que le monde a évolué et avec lui les besoins des hommes. Ainsi, la civilisation et le progrès ont besoin d'autres ingrédients pour se bâtir. C'est ce que pense Birama et il le dit ouvertement à son frère : « Tout cela est dépassé, disait Birama autour de lui, la civilisation demande autre chose. Nous ne sommes pas faits pour cette vie dont parle Sibiri ; elle est bonne pour les ignorants. Aujourd'hui il faut être instruit si l'on veut être respecté » (SLO, p.30). Comme on peut le voir dans cet extrait, la connaissance et la quête de la connaissance deviennent le champ où se jouent la force des peuples. Il s'agit surtout de connaissances technologiques et scientifiques et c'est justement pour cette raison que le personnage moderne dans *Sous l'orage* fait l'apologie de l'école moderne puisque c'est l'espace de promotion et de vulgarisation de cette science et de cette technologie. Il est conscient que le respect des hommes se méritent et pour que sa communauté puisse être respectée dans le concert des nations, elle doit en créer les conditions. C'est Birama qui le dit encore : « Aujourd'hui il faut être instruit si l'on veut être respecté. Voyez, les Blancs ne respectent que ceux qui parlent leur langue et s'habillent comme eux ; car ceux-là seul sont civilisés. » (SLO, p.30). On peut se poser la question de savoir, comme pour questionner ces propos de Birama, si c'est seulement la civilisation du Blanc qui est la référence à tout point. Tout de suite, on peut répondre par la négative. Cependant, pour faire preuve de réalisme, on peut aussi se demander ce qui fait l'attractivité d'une civilisation. Ainsi, on commence peu à peu à comprendre que les civilisations qui fascinent, qui s'exportent souvent sans imposition sont celle qui ont pu développer des mécanismes qui facilitent la vie des hommes. Entre l'industrie ou usine moderne et la forge, le choix est tout de suite fait sans ambiguïté quel que soit le pays dans lequel l'on se trouve. Alors on peut facilement comprendre la conviction du personnage moderne qui lutte pour une appropriation de l'école moderne, celle par quoi l'on

acquiert la science et la technologie. Et même à un enfant naïf, quand on présente les deux mondes c'est-à-dire les traditions sous leurs réalités les plus crues et la modernité, il se montre souvent favorable à la deuxième. On le constate en effet à l'occasion de cet entretien entre Sibiri et Birama lors duquel le premier a présenté les valeurs de la philosophie traditionnelle et le deuxième celles de la modernité. Quand on demanda à leurs jeunes frères, Nianson et Karamoko, ils choisissent tous de suivre la voie de la modernité : « Nianson et Karamoko n'hésitèrent pas longtemps, entre la vie rude de Sibiri et la civilisation de Birama. Ils choisirent d'être modernes et considérèrent comme Birama que Sibiri n'était qu'un ignorant... Ils se rangèrent du côté de Birama et laissèrent Sibiri et le père Benfa s'accrocher en vain à ce passé qui est la vie du village » (SLO, p.30-31). En vérité, on ne saurait réfuter le rôle prépondérant que joue la connaissance scientifique et technologique dans la vie des peuples dans ce nouveau monde moderne. La bataille contre les maladies même les plus incurables, les défis infrastructurels qui sont devenus entre autres le baromètre du développement des nations ne peuvent connaître un dénouement heureux si on n'accorde pas une attention de taille à la science et à la technologie et surtout à l'école qui demeure le cadre où peut les apprendre aux jeunes générations.

Le rejet des traditions chez le personnage moderne dans *Sous l'orage* s'expriment parfois par des moqueries contre certaines convictions entretenues depuis des lustres et qui en réalité n'ont aucun fondement rationnel. Le personnage moderne les trouve absurdes puisqu'elles ne peuvent faire l'objet d'aucune explication crédible. C'est en effet la conviction selon laquelle seuls les tourbillons rouges répandraient les germes des maladies, ou celle de la rareté des pluies exclusivement attribuable aux mauvaises conduites des jeunes : « Ils riaient entre eux et poussaient des exclamations parfois irrévérencieuses lorsque le père Benfa disait que les tourbillons rouges charriaient des graines de maladie ou que la rareté des pluies était la réponse divine à l'inconduite de la jeune génération » (SLO, p.25). Ces acteurs modernes, mus certainement par la fibre scientifique qui les anime, refusaient d'accorder du crédit à l'idée de la communion avec la nature et le surnaturel présente chez l'homme noir, cette cosmologie africaine qu'avait déjà théorisée L. S. Senghor (1964, p.71) ainsi qu'il suit :

Pour le Nègre, sous l'aspect matériel et sensible, il y a un monde d'âmes. Qu'est-ce que l'âme ? [...] On peut dire que c'est une force spirituelle, un principe de vie intellectuelle et morale qui anime chaque être, chaque plante, chaque chose pourvue d'un caractère propre : montagne, caverne, rocher, lac [...]. On comprend, dès lors, que l'âme des choses internes, sans souffle vital, sans corps vivant à animer, soit plus libre et plus puissante, redisons-le : l'âme est, dans son essence, force active.

Quand le père Benfa fait des offrandes espérant venir à bout d'une épidémie qui ravage, cela déclenche des rires chez les jeunes : « Ils riaient lorsque le père Benfa faisait des offrandes pour conjurer le mauvais sort en période d'épidémie » (SLO, p.25). Dans leurs yeux, tout ce qui n'est pas observable et explicable ne saurait être sérieux.

3. Un croisement fécond des valeurs anciennes et des exploits de la modernité

Il serait insensé et moins réaliste de soutenir que dans les pures traditions africaines perpétuées génération après génération depuis des lustres, l'on ne peut trouver des valeurs, des pratiques et des philosophies qui puissent profiter à l'humanité ; qu'elles regorgeraient seulement des anti-valeurs : « En effet, la tradition, objectivement, ne peut être réduite à une ère de total obscurantisme ou d'immolation de la liberté » (Y. Diarrassouba, 2026, p.311-312). Y. Diarrassouba (2026, p.311) poursuit sa réflexion en relevant que ce constat est valable aussi pour la modernité : « De même, le rationalisme des Lumières qui a suscité l'avènement de la modernité a paradoxalement laissé transparaître certains aspects ténébreux ». Dans *La crise de la modernité selon Schiller*, Gilbert Merlio (2021, p.153) ajoute que « les Lumières c'est-à-dire la civilisation peuvent aussi conduire au relâchement de l'énergie et à la dépravation des mœurs ». Mieux, selon C. Raffestin et M. Bresso (1982, p.190) « il est absolument nécessaire de procéder à quelques distinctions fondamentales pour comprendre que la tradition n'est pas le contraire de la modernité mais qu'elle est une étape vers la modernité à travers le processus de dichotomisation ». Alors, il y

a lieu d'interroger tradition et modernité, pour essayer de construire une existence qui se nourrit à la fois des valeurs émanant des deux. C'est l'aboutissement de cette lecture dialectique que nous faisons de *Sous l'orage*. Si la vie moderne se définit déjà par la science et la technologie qui sont sans doute importantes pour relever les multiples défis de la vie, elle reste souvent décrite comme manquant de chaleur humaine. Nous pensons que la tradition peut apporter un complément fécond dans ce sens. Selon Joseph Ki-Zerbo (2017, p.66) le milieu traditionnel se définit par la propriété collective : « le village était souvent le vrai propriétaire et non pas la famille ». La solidarité et la fraternité sont présentes dans le milieu traditionnel dans *Sous l'orage*, et tous les hommes adultes qui sont passés par le cercle de circoncision portent désormais ces valeurs : « Ils ont appris à se sentir liés à leurs semblables, car « l'homme n'est rien sans les hommes, il vient dans leur main et s'en va dans leur main » (SLO, p.27). A l'occasion de cette initiation majeure, ils ont compris qu'en tant que communauté constituée, ils doivent affronter ensemble les défis, et subir ensemble s'il le faut parfois : « A ces grandes journées d'apprentissage, les cadets sont rassemblés en un lieu hors du village. Ils y vivent trois mois durant : là commence la vie d'hommes. L'un d'eux commet-il une faute ? Toute la communauté subit la sanction... » (SLO, 29). Et ce chant qu'ils entonnent ensemble quand ils subissent les coups de fouet après une faute commise par l'un d'eux est assez emblématique de l'esprit de solidarité qui les anime :

Je ne suis rien sans lui.
S'il fait un faux pas et trébuche,
Je trébuche avec lui, si je ne peux le retenir (p.29)

Pour que la communion et la solidarité soient, le respect et la discipline doivent être une conviction intrinsèque à la société. Et ils sont aussi omniprésents dans le milieu traditionnel dans *Sous l'orage* :

Au village, les jeunes entourent de respect et de sollicitude leurs aînés. Ils vénèrent les anciens et tout ce qui a été établi par eux. Ils les écoutent religieusement quand ils leur enseignent les fruits de leur expérience et de celles de ceux qui les ont précédés. Toute la vie est régie par une seule loi, celle de la hiérarchie de l'âge, de l'expérience et de la sagesse (SLO, p.27).

Dans ce monde traditionnel, la patience est une valeur et elle participe aussi à la discipline générale qui est censée gouverner la vie : « La société traditionnelle se caractérise par l'imposition d'une unité, d'une hiérarchie et d'un fonctionnement indifférencié de la religion, de la politique, de l'économie, de la science et de l'art » (Y. Diarrassouba, 226, p.313). H. Rabault (2015, p.140) parle dans ce sens de la réalité d'une « société traditionnellement stratifiée ». C'est une valeur que la philosophie traditionnelle peut prêter à la modernité pour le bien de la communauté. On constate par exemple dans *Sous l'orage* que le jeune y avait obligation de patience jusqu'à sa majorité avant de prétendre participer pleinement à l'animation de la vie sociale. Pour être plus clair, c'est seulement après la circoncision que les jeunes peuvent participer aux débats au moment de grandes décisions : « C'est seulement après avoir séjourné dans la « case des circoncis » que les cadets sont considérés comme des hommes » (SLO, p.27). Cette réalité parle directement à notre monde moderne où sous le couvert des droits de l'enfant, des troubles occasionnés par des jeunes qui n'ont souvent pas la maturité nécessaire pour questionner objectivement leurs propres convictions, sont légion et retardent le développement. Ainsi, ils arrivent que de jeunes élèves du primaire ou du collège brûlent des équipements étatiques ou des infrastructures sensibles, affectant ainsi directement le cours du progrès. L'enseignement de l'ordre et de la discipline dans le milieu traditionnel est une exigence non négociable dans *Sous l'orage*. On peut facilement le constater dans ce chant que récitent les candidats à la circoncision dans le cercle d'initiation, parlant de leurs aînés :

Ils m'ont précédé en tout, Je recevrai de leurs mains
Cette sagesse que je laisserai à mon tour
A ceux qui me suivront (SLO, p.30).

Dans un monde moderne marqué particulièrement par l'exigence de l'effort, les valeurs de courage et de loyauté deviennent des substrats que l'éducation traditionnelle peut prêter à la jeunesse. Courage parce qu'il en faut pour ne pas perdre espoir sur des chemins de réussite qui exigent un engagement constant et dans la durée, loyauté parce qu'il nous aide à ne pas parfois se laisser tenter

par l'idée de la courte échelle en trahissant parfois ceux qui nous ont fait confiance ou avec qui nous travaillons. Dans le milieu traditionnel, ces valeurs sont censées accompagner tout homme. Ainsi, quand les jeunes circoncis quittent le cercle d'initiation, « ils sont alors censés avoir acquis tout ce qui fait l'Homme. Ils ont appris à vaincre la peur. Ils savent souffrir, endurer sans se plaindre. Ils savent veiller sur un secret en résistant aussi bien à la corruption qu'aux tortures » (SLO, p.30). Ces éléments contribueraient à améliorer la vie des hommes dans ce monde moderne de l'objectivité, de la science et de la technologie. Le fusil que Sibiri (voir SLO, p.28) tient, qui lui permet d'assurer sa sécurité, est l'allégorie même de la fécondité de l'alliance entre la tradition et la modernité.

Conclusion

Dans cette étude, nous nous sommes intéressés au conflit de génération qui naît dans le contexte africain avec l'avènement de la modernité. Notre réflexion a porté sur une explication de ce conflit tout en ne nous limitant pas à l'opposition habituelle entre tradition et modernité, mais en construisant un angle sous lequel les deux peuvent être conciliées pour le bien-être des communautés. L'étude a été menée à la lumière de la sociocritique de Claude Duchet et le corpus mobilisé est *Sous l'orage* de l'écrivain Malien Seydou Badian. Dans cette œuvre, le conflit est réel. Le personnage traditionnel, plongé dans la rigidité des usages n'a pas confiance à une modernité libératrice de l'être de l'ordre qui le tient dans un système et une discipline stricts. Il réfute l'école qui rebelle par exemple la femme et voit dans le comportement des jeunes des sources de malédiction. De son côté, le personnage moderne, mu par la liberté et l'esprit critique que prône la modernité a du mal à se soumettre à l'ordre traditionnel contraignant et absolutiste. Il réfute les pratiques comme le mariage forcé et les croyances surnaturelles que la raison a du mal à dompter. Dans son regard, les sévices corporels endurés dans les cercles d'initiation constituent une atteinte grave à l'intégrité physique de l'homme. Ces conclusions vérifient nos deux hypothèses spécifiques numéro 1 et 2. Cependant, la lecture de *Sous l'orage* nous a permis de comprendre, et c'est particulièrement l'innovation majeure de notre recherche, que le conflit de génération dont il y est question n'est pas appelée à être interminable. Une conciliation est possible pour le bien de la collectivité. En effet, ne serait-ce qu'en terme de chronologie, la modernité s'impose parce que c'est le temps nouveau, le présent pour être plus précis. Cela n'empêche pas de reconnaître que des valeurs enfouies dans les usages peuvent être convoyées dans ce temps présent pour aider à le réguler, ouvrant ainsi la voie à la problématique de la complexité. Entre autres, les valeurs de discipline, de communauté, solidarité et de courage bien ancrées dans la philosophie traditionnelle peut faire une route féconde avec la raison et l'objectivité qui sous-tendent la modernité. Cela donnera naturellement naissance à un être nouveau qui, comme Kany et Samou (SLO, p.24), croit par exemple en l'école mais consulte aussi le devin quand il faut, mettant ainsi fin au conflit. Cette conclusion vérifie notre hypothèse spécifique numéro 3.

Bibliographie

- CESAIRE, Aimé, 2011. *Discours sur le colonialisme suivi de discours sur la négritude*, Paris, Présence africaine.
- DIARRASSOUBA, Youssouf, 2026. De la tradition à la crise de la modernité, *Revue SAHEL / GATES*, 2026, p.308-333
- DUCHET Claude, 1971. « Pour une socio-critique ou variations sur un incipit », *Littérature*, no I, « Littérature, idéologies, société ».
- DUCHET, C., TOURNIER, I. « Sociocritique », in DIDIER, B. (dir.) (1994). *Dictionnaire universel des littératures*. Paris : Presses universitaires de France.
- KI-ZERBO Joseph, 2017. *Regards sur la société africaine*, Nouvelles Éditions Numériques Africaines, Dakar.
- MERLIO Gilbert, 2011, « La crise de la modernité selon Schiller », *revue germanique internationale*. [Consulté en ligne le 10 juin 2025. URL : <http://rgi.revues.org/1035> ; DOI:10.4000/rgi.1035 2011, p.145-160.

RABAULT Hugues, 2015, « La modernité comme « catastrophe » sens de la notion de sécularisation selon Niklas Luhmann », PUF, 0766-3838, *Revue française de théorie juridique*, n°60, 2015, p.137-150.

RAFFESTIN, C. & BRESSO, M., 1982. Tradition, modernité, territorialité. *Cahiers de géographie du Québec*, 26(68), 185–198. <https://doi.org/10.7202/021557ar> Consulté le 13/06/2026

SENGHOR Léopold Sédar (1964), *Liberté I : Négritude et Humanisme*, Paris, Seuil.

WESLEY, B., 2022. « Présentation. Relire Claude Duchet. Cinquante ans de sociocritique ». *Études françaises*, 58(3), 9–20. Disponible sur <https://doi.org/10.7202/1099173ar> ZONGO, N. (2015).